Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 26

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180876

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Rühle, dit la dame en fronçant le sourcil et en le menaçant du doigt.

Ce seul mot conjura l'orage, et comme après la tempête les flots conservent encore de l'agitation, de même l'apothicaire, quoique calmé, fut longtemps à grommeler sourdement.

— Je sais bien, dit-il, après quelques allées et venues dans la chambre, qu'en général on accuse les apothicaires d'avoir le cerveau fêlé, mais *nulla regula sine exceptione*, c'est-à-dire, que tous ne sont pas fous ; moi, par exemple, je fais une rare exception ; mais quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'on ne doit l'attribuer qu'aux odeurs que nous respirons habituellement. Laisse donc, je t'en prie, les apothicaires en repos, je n'en ai point encore vu qui soit devenu pauvre, pourvu qu'il s'entende à bien calculer. J'espère que tu ne faisais que plaisanter, et que quand, aujourd'hui, il se présenterait un brave pharmacien, tu ne te refuserais pas à lui accorder Juliette.

— Jamais ! telle fut la réponse catégorique de la dame.

Rühle ne put y tenir plus longtemps ; il se précipita vers la porte et la ferma si violemment après lui, que les vitres en tremblèrent.

Que ce fut là l'intention arrêtée de Mme Rühle, nous n'en déciderons pas ; car, en général, elle pensait peu, et encore bien moins à l'avenir qui, pour nous pauvres mortels, est si incertain.

La scène qui venait d'avoir lieu fut bientôt oubliée, grâce à une dame de la connaissance des Rühle, qui, en venant faire une visite, donna un autre cours aux idées. Rühle, lui-même, rentra bientôt dans la chambre, avec son air gracieux habituel qui prouvait que toute colère était passée.

L'amie arrivait de la Résidence, où Juliette était en pension, et, après que les dernières modes eurent été discutées, elle dit :

— J'ai encore une petite histoire à vous raconter. Ma cousine m'a conduite à un bal masqué ; de ma vie je n'ai vu pareille magnificence ; quelles toilettes ! quels costumes ! Et comme j'étais encore plongée dans la contemplation de toutes ces merveilles, voici venir à moi une jolie petite bohémienne, qui me prend la main et qui me dit des choses que personne autre que nos intimes ne pouvait savoir. J'avoue qu'au premier moment je fus stupéfaite ; enfin mes yeux s'ouvrirent et je reconnus Juliette, votre charmante Juliette !

— Juliette ! s'écrièrent en même temps le père et la mère ravis de ces louanges.

— Oui, en vérité, continua la dame, et il vous aurait fallu voir comme son costume lui allait ; je puis dire sans flatterie que depuis longtemps je n'ai vu une aussi jolie personne, si svelte et si gracieuse. Et lorsqu'elle se démasqua, la plus délicieuse figure relevée par une grâce enchanteresse. Vous ne l'avez pas vue depuis une année, je suis sûre que vous auriez peine à la reconnaître.

(*A suivre.*)

Parmi les calinotades dont s'enrichit chaque jour la littérature française, on oublie trop, il me semble, de compter le sermon que prononça un capucin sur les fins de l'homme.

Dans ce sermon il y a cette phrase, qui mérite la publicité la plus large :

« Admirons, mes chers frères, admirons la bonté de Dieu, qui mit la mort à la fin de la vie pour donner aux chrétiens le temps de s'y préparer. »

Dis mé vai, brav' ami Sebastian, qu'et so que cette raffataye dés Curés et d'Evêques font ora din la granta vela dé Rome ? Lo Pape les a rassimblia de ti les quarro d'au mondo por décida son infaillibilita. « Lé papai no diont que sé disputant comin dai z'inradzi, la majorita sont dai *infaillibilisté*, quet so que cin va à dere ? » — Commin !... to ne comprin pas ?... Que té bîta, Jeannot !... ma volion dere que lo Pape ne pau pas faire faillita... As-te oyu ? — As-te comprai ?

Deux paysans voyaient passer, à l'heure de l'office, un homme réputé pour sa rapacité et ses spéculations douteuses :

— Crayo ma fâi que lè X... que s'ein va au prîdzo.

— Lo bon sang ! avoué on chômo à quatro partie.

— Pardieu ! vayo prau ; mâ que dau diabllo lâi va-te fére ?

— Cein que lâi va fére ?

— Oï.

— Va sè catzi derrâi lo bon Dieu, po qu'on ne viâi pas cein que robè.

L. F.

La fille d'un bijoutier allemand a perdu une broche que lui avait faite son père.

Celui-ci, qui se pique de savoir le français, dit à sa fille :

— Ma fille, je tois te faire un rebroche.

— Oh ! non, — lui réplique sa fille, qui s'en pique aussi, — pas un rebroche, mais une rebroche.

On dépouillait le denier de saint Pierre, à X***.

Quelle mitraille ! s'écrie quelqu'un : il y a des monnaies de tous les âges et de tous les peuples.

C'est bien égal, s'écrie à son tour le curé : Saint-Pierre n'a pas grand chose, à faire, il a bien le temps de débrouiller çà.

Vous êtes nos meilleurs amis, — disait un Français à un officier prussien, quelque temps après Sadowa, alors que la France avait été jouée par Bismark.

— Comment donc ?

— Parbleu ! vous êtes heureux de ce que nos brochets sont des truites.

Page d'album.

L'allouette a l'azur des cieux sereins et bleus,
Où son aile s'efface ;
L'aurore a les sommets qui reflètent ses feux,
Le nuage a l'espace.
L'hirondelle a le toit où s'abrite son nid
Contre le vent d'orage ;
Le printemps a la brise au murmure infini ;
Le chêne a son feuillage ;
Et le chamois, les rocs où reposer son pied ;
Mais plus riche est le cœur, plus riche de moitié,
Ayant reçu de Dieu, dans le divin partage,
Le souvenir et l'amitié.

L. F.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.